

Elisabeth Horem

Feu de tout bois

Journal (1992-2016)

Volume I

Berne – Prague – Paris – Bagdad – Tripoli

(1992-2007)



camPoche

Cet ouvrage a bénéficié
d'une aide à la publication
accordée par la CIIP
(Conférence intercantonale de l'Instruction publique
de la Suisse romande et du Tessin),
Groupe de travail intercantonal,
Livre et soutien au livre romand



CONFÉRENCE INTERCANTONALE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE
LA SUISSE ROMANDE ET DU TESSIN

« Feu de tout bois », volume I
quatre cent deuxième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
quatre-vingt-cinquième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Janine Goumaz et de Betty Serman
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : photographie d'Elisabeth Horem
Photogravure : Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-440-3
Tous droits réservés
© 2018 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

BERNE
(1992-1996)

1992

1 – Il faudrait suivre l'exemple de Paul Nizon, écrire chaque jour pour « m'échauffer » et « échapper au vide ». Les rares tentatives que j'ai faites en ce sens ont avorté, peut-être parce que je pensais devoir leur donner la forme d'un journal. Je vais donc essayer une autre voie. Je ne prendrai pas de cahier mais des feuilles volantes. Je ne daterai pas mes notes mais je me contenterai de les numéroter pour que mes réflexions d'aujourd'hui soient libres de toute fidélité à celles d'hier.

Le Ring a été refusé par une quinzaine d'éditeurs. Même si c'était prévisible je n'en suis pas moins déçue. Deux exemplaires sont encore chez *Écriture* pour le prix Georges-Nicole. Mais je sens qu'il est temps de penser à autre chose.

Il fait très froid aujourd'hui. Ciel bleu, pâle encore, c'est le matin. Dans le soleil je vois monter des fumées blanches, l'humanité fume comme un crottin chaud sur un chemin de campagne, un matin d'hiver.

2 – Sur le carnet où je note les idées qui formeront ou ne formeront pas le noyau d'un futur texte, j'ai noté une scène de bistrot à Audierne. Le patron, derrière son comptoir, buvait un verre avec deux clients. Sur notre table il y avait un jeu de

solitaire aux alvéoles encrassées, les billes étaient en albâtre, lourdes, un peu irrégulières. Je jouais avec elles tout en écoutant la conversation. Une jeune femme métisse est entrée et s'est installée au comptoir, à distance. On ne l'a pas saluée, comme si elle faisait partie de la maison, et sans lui demander son avis on lui a servi un kir. Elle était très belle, habillée comme une étudiante: jeans, pull trop large, aucun maquillage.

3 – Ma grand-mère, dans sa maison de retraite un peu particulière. Une chambre plus haute que large avec deux lits opposés pied à pied, sans autre décoration qu'un crucifix, très haut, comme si on voulait être sûr que personne n'aille le décrocher. Au chevet de chaque lit, une table chromée encombrée de médicaments. Deux fauteuils recouverts de peluche orange avec le seau hygiénique au-dessous. Je m'efforce de faire la conversation comme s'il n'y avait rien de plus naturel que de se trouver dans un tel endroit, comme si tout cela était pour le mieux. Par la fenêtre on voit un jardin potager et le mur de pierre qui entoure l'ensemble: la pension, le cloître, l'église, les dépendances. Un palmier maigrichon se tord dans le vent.

Toutes les pensionnaires regardent la télévision l'après-midi (heureusement qu'elle est là, la télévision). Elle, on la repère tout de suite au milieu des autres, à cause de ses cheveux très blancs. Ils ont allongé passablement, ce sera bientôt le moment de les lui couper (ici, c'est le cuisinier qui fait office de coiffeur). Les pensionnaires ont presque toutes le

regard fixe, certaines paraissent regarder au travers de nous, créatures venues d'un autre monde; d'autres nous dévisagent de leur œil de chouette. Elle nous a demandé pour la troisième fois ce qu'il était advenu de sa maison et pour la troisième fois nous lui avons dit qu'elle était vendue, et que c'était un maçon de Boulogne qui l'avait achetée. Dehors il pleuvait toujours, la nuit approchait. Comme il y a une bonne heure de route pour rentrer, nous nous sommes levées. Elle nous a accompagnées jusqu'au coude du couloir et nous l'avons quittée là, emportant d'elle un baiser mou et l'image de sa silhouette amaigrie.

4 – Cette phrase de Pessoa: «Les champs sont plus verts dans les mots qui le disent que dans leur verdure... Je suis un homme pour qui le monde extérieur est une réalité intérieure.»

5 – Dans une salle d'attente à la gare Montparnasse ou à la gare de Lyon, je ne sais plus, j'ai vu deux jeunes gens qui ressemblaient aux princes des miniatures persanes. Un homme est sorti des toilettes, pas très grand, maigre, les cheveux roussâtres et rares. Le regard sautant sans cesse d'un point à l'autre, faisant des gestes inutiles, cherchant dans les poches de son veston quelque chose qu'il ne trouvait pas. Il est allé s'asseoir près des deux jeunes gens et s'est mis à leur parler en anglais, comme s'il les avait toujours connus. Sa marche apparemment sans but autour de la salle n'avait été que manœuvres pour arriver à cette chaise libre près d'eux. Il

riait, se mordillait les doigts. Les deux autres avaient changé de place, l'encadrant maintenant, et il m'a paru tout à coup qu'il était en danger. Ensuite ils se sont levés tous les trois et sont partis ensemble, les jeunes gens flegmatiques, gracieux, et l'autre sautillant entre eux, riant comme un homme qui n'arrive pas à croire à son bonheur.

6 – Il y a presque vingt ans j'ai fait un long voyage seule en Asie du Sud-Est. J'avais tenu un journal de bord, deux gros carnets dont je me suis débarrassée récemment. Je me revois de nuit sur un bateau, il me semble que c'était entre Padang et Jakarta. Je couchais sur le pont, autour de moi les gens dormaient, j'étais la seule éveillée. Il y avait partout des restes de piments rouges écrasés par-dessus lesquels j'avais étendu ma natte. Les gens endormis paraissaient morts, j'étais seule en vie pendant que le bateau fendait la nuit en silence. J'avais du mal à imaginer que quelque part veillait un pilote, je me sentais parfaitement seule, mis à part un oiseau qui voltigeait autour de la lampe-tempête accrochée au-dessus du pont – un petit moineau dont la présence paraissait incongrue sur ce bateau. Je me rappelle un autre soir où je m'étais attardée sur une plage en compagnie d'un Allemand et nous nous étions laissés surprendre par la nuit. Il n'était plus question de retrouver notre chemin à travers la forêt, nous sommes revenus en barque avec des pêcheurs qui rentraient au village. La nuit était tout à fait noire, on ne distinguait pas ses pieds, mais des flammes turquoises s'enroulaient autour des

rames, nos mains dans l'eau flambaient, des comètes suivaient le saut des poissons, de petites billes phosphorescentes sautillaient à l'intérieur de la barque, roulaient sous nos pieds.

7 – Ce matin j'entendais l'eau goutter sur le rebord métallique de la fenêtre et cela m'a rappelé le Hilton de Taba. Au dehors le désert brûlait, j'écou-tais le bruit que faisait l'eau d'une fontaine tombant sur des disques de métal, comme une giboulée de mars sur les toits. C'était comme un fantôme de l'Europe apparu au bord de la mer Rouge et cela me donnait la nostalgie des nuages, des trottoirs mouillés, des gouttières qui débordent. En me souvenant de ce moment à Taba, je me suis sentie heureuse d'entendre ce matin ce bruit multiple et familier. Voilà, une sorte de bonheur est là : il pleut.

8 – Il tombe une pluie mêlée de neige fondue. La colline d'Ostermundigen n'est plus qu'une masse anthracite. Sans la lampe je n'y verrais pas assez pour écrire. Sur la terrasse de l'immeuble d'en face les plantes en pots se tordent dans le vent. De ma fenêtre je vois passer des trains qui filent tout droit.

9 – Kitajenko dirigeait hier soir le *Concerto pour violoncelle* de Dvořák et la *Symphonie n° 10* de Chostakovitch. Je suivais ses mouvements, la salle se mettait à tanguer, la scène était comme un pont de navire, tout l'orchestre secoué par un roulis toujours plus fort, tantôt vers les violons, tantôt vers les violoncelles ; à l'horizon, l'orage noir des timbales ;

les flûtes volant à tire-d'aile, s'appelant dans la tempête. Kitajenko avait demandé à son second de l'attacher solidement au grand mât de son navire. Ses hommes étaient assis sur leurs bancs et ramaient aussi vite qu'ils le pouvaient sans regarder ni à droite ni à gauche, ils avaient les oreilles bouchées à la cire, tandis que leur capitaine se débattait dans ses liens, le visage levé au ciel, écoutant de toutes ses forces en cherchant des yeux des rémiges de sirènes.

10 – Dimanche dernier en fin d'après-midi, j'ai appris qu'on m'avait décerné le prix Georges-Nicole. Un coup de téléphone de Bernard Campiche me prouvait le lendemain matin que je n'avais pas rêvé. Il m'a demandé de réserver les journées du Salon du livre. L'année dernière, j'étais allée à Genève pour ce Salon. J'osais à peine m'approcher des stands d'éditeurs à qui j'avais envoyé mon manuscrit, passant le plus loin possible de celui de L'Âge d'homme, qui l'avait déjà refusé. Je n'avais pas encore envoyé *Le Ring* à Bernard Campiche, mais j'en avais l'intention. Il y avait sur la paroi de son stand de grands portraits des auteurs avec leur nom, et parmi ces portraits l'un d'eux, signalé comme celui de Bernard Campiche, correspondait au jeune homme qui vendait les livres.

Qu'est-ce que cela signifie, être édité ? C'est le choc de l'intime avec le public. Qu'y a-t-il de plus privé que l'écriture, qui exige de rentrer en soi-même, de se concentrer, de fermer sa porte ? Dans ce qu'on écrit, si l'on écrit bien, on met tant de soi-même. Et voilà que tout à coup la vierge timide est traînée dans la rue, et là on la déshabille, on l'exhibe,

tout le monde peut l'acheter, profitons-en, allons, profitons-en! Oui, oui elle signera votre exemplaire, pour Philippe, pour Jacques, pour Marie-Agnès, pour Cécile, pour Francis, allons, n'hésitons pas! Étrange aventure...

11 – Bertil Galland aurait dit, en lisant le début du *Ring*: «Trop bien écrit, typiquement français, trop lisse.»

Ce matin, j'ai lu assez longtemps au lit, puis j'ai senti que c'était le moment de me mettre au travail. Toujours ce petit poisson à attraper, un petit trait d'argent qui a brillé, déjà disparu avant qu'on ait eu le temps de comprendre que c'était lui qu'il fallait pêcher.

12 – J'appréhende l'épreuve du deuxième texte à montrer, même s'il ne s'agit que d'une nouvelle de quelques pages. Je les imagine assis en rond dans une grande salle. Ils m'attendent depuis longtemps si j'en crois les ah! qui saluent mon arrivée. Vingt-huit yeux me fixent. Je m'avance au milieu de la salle, il y a là pour moi une petite estrade à balustre, comme pour les accusés. J'entends les derniers ah! et je les vois tous chausser leurs lunettes tandis que je pose mes feuilles sur le pupitre, et là, tout à coup, je m'aperçois que je n'ai que deux petites feuilles, que c'est court, trop court, il est impossible qu'une si docte assemblée se soit déplacée juste pour la lecture de ces deux feuilles: grande marge, caractères espacés, double interligne. Que vont-ils dire?

13 – J’ai rêvé cette nuit que je me trouvais dans une ville italienne, c’était l’après-midi, il était deux heures et demie, car dans mon rêve j’ai regardé ma montre. Il s’est mis tout à coup à faire sombre, j’ai senti de grosses gouttes de pluie chaude sur mon visage et je suis allée me mettre à l’abri sous le porche d’une église où j’ai lu une affiche intitulée « Règlement du Carmel d’Italie ». Je me suis réveillée à ce moment-là. Et j’ai bel et bien vécu cette rue, ces gouttes de pluie sur mon visage, cette promenade dans une ville italienne et l’abri d’un porche d’église...

14 – Françoise Fornerod m’écrit que mon texte ne pourra paraître dans le prochain numéro d’*Écriture* puisque celui-ci doit sortir avant la remise du prix Nicole et qu’on ne peut dévoiler le nom du lauréat. Elle suppose qu’il s’agit d’une bonne nouvelle, eh bien non, elle se trompe. En me donnant tout à coup deux mois de plus, elle met mon travail à bas : il me faudra remettre ces textes sur le métier, alors que je croyais en avoir fini avec eux.

15 – Je suis seule dans le chalet, le silence est encore augmenté par la neige. Nous avons trouvé comment faire fonctionner le poêle, j’ai à ma droite un beau feu qui ronronne et me chauffe. Hier après-midi je suis descendue au village pour faire quelques achats. J’étais heureuse de marcher ainsi, bien chaussée, le vent me fouettait les joues picotées d’aiguilles de gel.

Dans *Équipée*, Segalen cite cette phrase de Jouve: «L'imaginaire, préalable à l'aventure, est aussi ce qui lui survit.»

16 – Je viens de passer une dizaine de minutes sur la terrasse, emmitouffée dans un châle, à faire dix pas dans un sens, dix pas dans l'autre pour ne pas me faire empaler par le froid, en pensant à *La Montagne magique* et à une foule d'autres choses insaisissables. On a d'ici une belle vue, on dirait que les sapins descendent vers la vallée, parfois ils semblent monter en procession vers les sommets. On peut aussi les imaginer immobiles, pressés les uns contre les autres, en train d'attendre. Il y a près de la maison quelques arbres dénudés aux branches toutes fines qui font comme un voile de tulle roux.

17 – Je viens de terminer *Zéro positif* d'Anne-Lise Grobéty. Quelle écriture !

18 – L'élan est un peu retombé. Ma journée a été grignotée par des coups de téléphone, les enfants, les courses, et j'ai un peu moins confiance aujourd'hui. J'ai relu les nouvelles que je destine à *Écriture* et elles me paraissent faibles. L'image de mon roman à naître se décolore.

Il y aurait Ouessant. Le bar à Audierne. La fermeture du marché le soir à Douarnenez, avec cette femme qui relevait sa jupe pour pisser en pleine rue dans le filet d'eau qui courait entre les vieux papiers et les débris de cageots. Et encore un manège d'autos tamponneuses avec leurs antennes qui font des

étincelles comme des allumettes que l'on craque. L'épicerie du village qui fait aussi buvette et la boutique où l'on vend de l'électroménager avec des aspirateurs en vitrine, éclairée par un néon. C'est en octobre, novembre, il y a du brouillard dans les champs, on a l'impression qu'il est très tard.

19 – Presque deux semaines que je n'ai rien écrit. Je ne sais trop à quoi attribuer cette interruption, il y a toujours eu de bonnes raisons et j'étais sans arrêt dérangée. Paradoxalement, j'ai plus à écrire sur la promenade d'un quart d'heure faite à l'instant que sur les dix jours qui viennent de s'écouler. On veut choisir l'essentiel, et on ne trouve plus au fond du tamis que des faits secs, impersonnels, sans intérêt.

20 – Ce matin, j'ai vu chez Payot les quatre dernières parutions des éditions Campiche. Chessex est le cinquantième, le prochain sera le mien... Je vois raccourcir la file de mes prédécesseurs, la porte de la carlingue est ouverte et devant moi, les uns après les autres, les parachutistes s'abattent dans le vide. Et voilà, c'est au tour de Chessex, un vieux parachutiste qui en est à son mille et unième saut, et moi je suis juste derrière. C'est à moi maintenant, aurai-je le courage de sauter? Et qu'est-ce qui me prouve que le parachute s'ouvrira?

Des idées bougent doucement dans ma tête, un peu comme des taches de soleil sous les arbres, mouvantes, tremblantes, mais toujours au même endroit. Je m'endors avec elles et quand je me

réveille le matin elles sont là. Et puis d'autres, plus instables, comme de petits éclairs, des mouches qui passent devant les yeux ou se cognent sans cesse à la vitre...

J'ai l'idée d'écrire quelque chose à partir de l'expérience de mon père en Afrique. J'ai d'autre part l'idée d'un voyage dans un pays qui serait la Bretagne. J'ai remarqué que le nœud d'un récit peut se faire du rapprochement de deux idées tout à fait indépendantes.

21 – J'ai relu *Le Ring* et j'ai encore trouvé des corrections à faire. Travail sans fin. Le texte reste truffé de pièges, de bombes à retardement. Peut-être ferai-je bien de ne plus du tout ouvrir ce livre une fois qu'il sera imprimé.

Vendredi dernier Bernard Campiche m'a envoyé ce qui sera la couverture: une photo d'Alain Huck, prise à Ostie (rien à voir avec Le Caire, ni avec Ostie d'ailleurs, ce qui me plaît).

22 – Voici trois ou quatre fois de suite que je relis *Le Ring* jusqu'à l'écoeurement. Je l'ai encore relu ce matin et pour la première fois je n'ai rien trouvé à corriger: pureté du texte ou lassitude du correcteur?

23 – Plusieurs semaines se sont écoulées depuis les feuillets qui précèdent. Au lendemain de ce Salon du livre, je me sens à la fois délivrée d'un poids et accablée par une sorte de responsabilité nouvelle, mais surtout très fatiguée.

24 – D'après ce que je viens de lire dans *La Littérature à l'estomac*, il semblerait que, pour ce qui est de parler de littérature, je me rattache plutôt au genre *anglais*: « [L'Anglais] emporte un livre pour le week-end et le rumine à part dans quelque verdure ; c'est une affaire qui ne regarde que lui, une habitude solitaire sur laquelle il n'éprouve pas le besoin de s'étendre particulièrement, surtout si elle lui procure des émotions fortes. »

25 – Comme j'ai pu le constater en écrivant *Le Ring*, chez moi les lieux précèdent les personnages. J'en suis à la phase où le lieu se précise, si l'on peut parler ainsi puisqu'il n'y a justement rien de précis et que tout est encore flou et confus. Il y a une certaine tonalité et quelques éléments épars qui, si tout va bien, devraient s'ordonner, se mettre au point (comme on parle de mise au point avant de prendre une photo).

26 – L'été est enfin là. Brume de chaleur dans les lointains, les femmes en robes d'été, les stores baissés l'après-midi ou déjà le matin, comme chez moi aujourd'hui. Samedi dernier nous avons fait une longue promenade au bord de l'Aar, verte et musclée entre les rives grises de chaleur. De temps en temps une embarcation chargée de gens en gilet de sauvetage passait à toute vitesse dans mon champ de vision. Nous avons rejoint la ville par un escalier assez raide. À la sortie d'un passage souterrain, des seringues avaient été jetées à terre, et des petits

carrés de papier tachés de sang. Un peu plus bas sur le chemin qui longe la rue, une chaussure d'homme, puis l'autre, abandonnée à plusieurs mètres de la première, traces d'une lutte, d'une agression ? L'homme est-il reparti en chaussettes ? A-t-il été blessé, emmené à l'hôpital ? A-t-il été traîné plus loin par ses agresseurs ? Entre les deux chaussures il y avait sur le sol les débris d'un disque 33 tours – des titres en espagnol. J'ai imaginé l'homme, trop bien habillé, revenant d'une fête chez des amis avec ce disque sous le bras, qu'il leur avait emprunté. Il se débat entre ses agresseurs, des boutons de sa chemise ont été arrachés, il saigne, le disque lui glisse des mains, et dans la lutte il le piétine lui-même.

27 – Je ne vois pas encore de personnages, tout au plus des lieux. Je me demande si mon histoire d'Afrique est viable. Surtout je ne vois pas la direction du livre. Quel est le plus important : le récit africain au passé ou le récit breton au présent – *ou le rapport entre les deux ?*

28 – Une lettre reçue hier, de vilaine apparence administrative, m'informait qu'on m'avait décerné un prix du Canton de Berne.

J'ai l'impression que mon travail consiste à chercher quelque chose qui serait profondément enfoui mais présent à coup sûr. Comme si le futur livre existait déjà quelque part et qu'il n'était question que de trouver le chemin qui mène à lui. Aucun don particulier ne me paraît nécessaire, seulement

de la ténacité, marcher chaque jour un peu plus loin, le nez par terre comme un chien flairer une piste. Et cela prendra le temps qu'il faudra.

29 – Nous sommes en octobre, mais il fait curieusement doux ici, à Saint-Quay. J'écris face à la fenêtre ouverte et au volet clos dont j'espère qu'il me protégera de l'intrusion des araignées d'automne. Aujourd'hui le temps était brumeux, la mer huileuse, l'horizon invisible dissous dans un brouillard bleuté. On imagine un trois-mâts encalminé, le choléra à bord et les hommes épuisés qui attendent le vent ou la mort, les jambes allongées en travers du pont. Tous ces jours sans écrire, où s'envolent tous ces feuillets non écrits, dans quels limbes se sont-ils perdus ?

30 – Un livre où tout serait dit, où rien n'aurait été indigne d'être exprimé. Un livre généreux, vaste, grouillant de vies comme les vases du port où se côtoient les ordures, les coquillages, les algues et les lambeaux de vieux câbles, et où trottent de jeunes rats couleur de rocher comme celui que j'ai vu ce soir. Le soleil était couché, la lune était comme une monnaie-du-pape transparente. L'air orangé virait au mauve et il flottait une légère brume : brouillard, humidité ou fumées venues des jardins où l'on brûle les mauvaises herbes.

Le Ring est terminé depuis longtemps, et il me semble que des machines ont été mises en branle, l'une déclenchant la suivante, et que sans me demander mon avis mon livre s'en va tout seul,

jacasse à tort et à travers et fréquente toutes sortes de gens. J'aimerais maintenant que cela cesse.

31 – Me voici revenue à Berne. Plus de vacances en perspective, le prochain voyage en Bretagne est encore loin. L'anticyclone qui nous a valu trois semaines d'un soleil inespéré est en train de mourir et je suis à ma table de travail. Je n'ai encore rien commencé sérieusement. Je crois que le moment est venu de me lancer dans la rédaction de certains épisodes, même si je ne tiens pas encore le fil conducteur.

32 – Il serait peut-être temps de me fixer des délais. À force de me dire que je ne dois pas me presser, je n'avance pas. Cette histoire d'Afrique ne m'accroche pas, peut-être parce qu'elle n'est pas mienne. Il faudrait construire une autre histoire qui aurait la Bretagne pour cadre et essayer de réunir ces deux fictions conçues de manière indépendante. J'ai la conviction qu'on écrit toujours la même chose; que ce que l'on a imaginé en Afrique avec certains personnages et ce que l'on a imaginé en Bretagne avec d'autres recouvre en fait les mêmes couches inconscientes. De là pourrait jaillir une cohérence interne, d'autant plus convaincante qu'elle aura été involontaire. La passerelle entre les deux, en revanche, est du domaine de l'art.

33 – Dans *Les Testaments trabis*, Kundera constate que tout le monde parle des *Versets sataniques* sans les avoir lus. Les vagues médiatiques faites

autour de ce livre en ont caché l'essentiel. Salman Rushdie est à plaindre d'être si mal compris des uns et des autres : les islamistes veulent sa tête – qu'attendre d'autre de leur part ? – et les Occidentaux, qui ont accès au livre sans avoir de préjugé religieux, le lisent peu ou mal. Horst Tappe avait photographié Rushdie trois mois avant sa condamnation par les mollahs. Sur cette photo il est assis en tailleur et son regard est triste et fatigué.

34 – La semaine dernière j'étais à Tavannes pour recevoir un prix du Canton de Berne. Il est toujours bon de passer une nuit – et donc une matinée – dans des endroits où l'on n'a aucune raison de le faire. Quelques vitrines chichement éclairées par un néon. Le local de l'Armée du Salut. La bibliothèque municipale, ouverte deux fois par semaine ; sur le crépi anthracite, on a peint de grosses bulles aux couleurs d'arc-en-ciel. *Le Ring* est dans la vitrine en compagnie du livre de Simone Oppliger, *Le Cœur et la Terre*, récompensé le même soir.

35 – J'ai constaté avec un peu d'agacement en ouvrant le dernier numéro d'*Écriture* qu'on n'avait pas tenu compte de ma demande de correction et que le mot « illuminé » continue à remplacer le mot que j'avais emprunté à Rimbaud : « illuné ».

Ces derniers jours le centre de mon livre se déplace. C'est comme si je fouillais un vaste panorama avec ma longue-vue et que je m'arrête tantôt sur ce château là-bas, tantôt sur cette ferme ou cet arbre solitaire en contrebas.

36 – Ce matin je me précipite à ma table de travail comme à un rendez-vous amoureux. Je passerai sûrement encore par des phases difficiles, mais j'ai une confiance totale dans l'issue de l'affaire.

37 – J'avance. Le temps travaille avec moi. Je pense qu'il est important de ne pas se hâter et, plus tard, de ne pas déclarer trop tôt que le livre est terminé. Il faut prendre le temps de se tromper et de rebrousser chemin. Se délivrer des mauvaises idées en les écrivant.

38 – Les derniers confettis du *Zibelemärit* ont disparu des trottoirs et la première neige se fait toujours attendre. Le cœur et l'esprit s'en impatientent, assoiffés de pureté, de rigueur et de glace.

J'ai reçu un coup de téléphone d'un cabaret littéraire qui voulait m'inviter, j'ai refusé. Écrire demande de la concentration. Il ne faut pas mettre trop d'énergie dans la promotion d'un livre déjà écrit. Se retirer dans son trou pour mûrir à l'ombre, comme un fruit.

39 – On commence à écrire son premier livre sans risque, il y a toujours la ressource de ne jamais le finir et de rester parfaitement ignoré. Tout est à gagner au seuil d'un premier livre. Après m'avoir vue réaliser un beau score au saut à la perche, le public applaudit. Quelqu'un vient remonter la barre et je prends mon élan pour recommencer sous les encouragements de la foule. J'ai battu mon record ;

on remonte encore un peu la barre ; je m'essouffle, je transpire, j'ai une crampe au mollet. Le moment inévitable approche où j'accrocherai la barre, auteur secondaire, insignifiant, insuffisamment doué, et où je m'écroulerai dans la honte, sous les huées.

40 – J'étais hier soir à Morges pour une séance de signatures dans une très jolie librairie, en compagnie d'Armen Godel et de Jacques-Étienne Bovard. C'était aussi l'occasion de voir Campiche.

Je ne veux pas rester trop longtemps sans travailler à quelque chose. En fait, je me sens à l'étroit dans cette histoire d'Afrique, dans cette contrainte de respecter une réalité, certains lieux, certaines époques. Cela ne me convient pas.

41 – Quand, écrivant un roman, on choisit pour lieux l'Afrique ou la Bretagne, on cherche à extraire ce que représentent pour nous ces noms : « Afrique », « Bretagne ». La chose une fois cernée, isolée, on n'a plus besoin du support d'origine : le Congo ou le Gabon d'une certaine époque ; Oues-sant, Audierne ou Douarnenez. Se référer à des lieux précis introduit immédiatement un souci d'exactitude, un scrupule étranger au travail de fiction. Se libérer de cette contrainte extérieure au sujet devrait permettre d'atteindre une plus grande densité, d'écrire d'une façon plus pure et d'être lu avec plus de désintéressement.

42 – Il faudra bientôt que je trouve des noms pour les lieux et pour les personnages. Situer l'action

dans la fiction pure remet en question mon titre de « Congo-Océan ». Mais j'ai bien envie de le garder. Ce pourrait être, par exemple, une image que regarde un enfant. Ce double nom renferme précisément ce qu'il me faut. Il exprime très bien les deux rêves, de la mer et d'un continent profond.

43 – Hier et aujourd'hui j'ai commencé la journée par la quête de noms pour les lieux. J'en ai besoin dans la mesure où nommer un lieu m'aide à le voir. Avec le nom commence la fiction. Proust a montré la charge d'imaginaire que renferment les noms de lieux. Inversement, un nom fictif bien choisi devrait susciter des images, des atmosphères, soit à cause de sa sonorité même, soit à cause de sa parenté avec d'autres noms existants. D'ailleurs « Port-Moguer » n'est pas un nom fictif puisque c'est le nom d'une petite plage à côté de Saint-Quay. J'en aime l'idée de port, la sonorité un peu dure qui le fait rimer avec « guerre » et une lointaine réminiscence de Mogador, qui l'adoucit. Pour le fleuve il me fallait un nom qui sonne africain. Après quelques tâtonnements, j'ai trouvé « Banagoué ». Enfin, il fallait un nom à ce pays. J'ai momentanément adopté le nom de « Galibie » (Galicie, Galibier...). Cette recherche de noms, pas si gratuite qu'il paraît, m'amuse beaucoup.

44 – J'ai commencé enfin à rédiger ce qui devrait être mon deuxième roman, auquel je pense donner le nom de « Congo-Océan ». Je m'y suis mise sérieusement il y a environ un mois et demi et

j'avance bien, c'est-à-dire que chaque séance d'écriture apporte quelque chose et que je vois, ou crois voir, où je vais. Un peu avant Noël j'avais traversé une crise. Pendant les vacances en Bretagne les choses se sont mises en ordre, les pièces manquantes se sont présentées, comme ces pièces de puzzle qu'on a longtemps cherchées et qui, trouvées enfin, permettent de joindre tout à coup deux grands morceaux déjà constitués mais restés jusque-là isolés.

45 – Curieux comme les personnages évoluent tandis qu'ils sont encore dans les limbes. Ils gonflent ou se dégonflent, meurent avant d'être écrits ou bien lèvent comme une pâte à pain pour ressortir de ce four particulier dorés, croustillants, odorants – prêts.

Voilà plusieurs semaines que je suis distraite de mon travail, entre autres par ce prix Michel-Dentan qui m'est tombé du ciel.

46 – J'ai dépassé le cap des cinquante pages et il me faut maintenant faire une pause pour réfléchir à l'architecture, puisque « c'est l'architecture qui est à la base de tous les arts », comme le disait Céline. De ce que j'ai écrit dépassent quelques brins de laine à tisser avec ce qui suivra.

47 – Arrivée à ce stade, j'éprouve le besoin de revenir à mes feuillets. La dernière fois que j'ai écrit ici, je venais de passer le cap des cinquante pages. J'en suis presque à cent pages plus loin et mon livre est en partie écrit. Il faut résister à cette hâte que j'ai

tout à coup d'en avoir terminé, non par lassitude mais par enthousiasme, par la vitesse accumulée qui fait qu'on dévale une pente en courant. Il ne faut pas se laisser emporter par l'euphorie de l'écriture. Toute la difficulté de l'affaire, le délicat, c'est de dégonfler toutes ces fictions, à la fin, au moment où le carrosse redevient citrouille.

48 – Les vacances d'été sont derrière moi et je suis de nouveau à ma table, à Berne, avec cette différence que *Congo-Océan* est terminé. Je suis contente d'en avoir fini, ce deuxième livre me faisait peur. Proust disait qu'en matière de littérature il ne croyait pas à l'intelligence. Je suis bien de son avis : un texte à écrire passe par les sens. Il faut *voir* ce qu'on veut écrire. Je crois que tant qu'on ne voit rien, il vaut mieux s'abstenir. C'est pourquoi j'étais si sceptique l'année dernière : je ne voyais rien. Je suis soulagée, mais en même temps je me sens dépossédée, les bras ballants, un peu désemparée.

Congo-Océan devrait paraître en février. J'enverrai par ailleurs le manuscrit à Simone Gallimard.

49 – Je viens de relire les feuillets de cette dernière année, ce qui a été vite fait. Je n'ai pas vu passer tous ces mois où j'écrivais *Congo-Océan*. Je me rappelle bien quand je lisais *L'Afrique fantôme*, installée sur le balcon ici, à la Jupiterstrasse, le store baissé pour me protéger du soleil. C'était il y a plus d'un an, en mai ou juin. Je me rappelle, sur ma table, une chemise de plastique transparent avec une étiquette « Texte », et dedans... huit pages. De ce

qui a suivi, je ne me rappelle plus rien, tous ces mois d'écriture forment une masse compacte, dense, indivisible.

Le travail quotidien à un livre me manque. L'automne est arrivé sans crier gare : la pluie lourde, le froid, l'humidité, les nuages accrochés dans les arbres sur la colline d'Ostermundigen, les premières feuilles jaunies, les radiateurs à nouveau chauds sous la main. J'avais noté ce moment de l'année où la saison bascule. J'étais assise à cette même table, face au même bâtiment de béton bruni par la pluie. Tout était pareil, sauf que j'avais une année de moins et *Congo-Océan* encore à écrire.

50 – L'autre jour dans l'autobus je me suis trouvée en face d'une femme noire que je n'avais pas particulièrement remarquée en m'asseyant. J'ai reçu presque aussitôt des postillons venant d'elle, j'ai pensé qu'elle avait éternué ou toussé. Sur ce, la voilà qui m'invective en anglais et me crache au visage, une série d'explosions humides, comme une chatte furieuse. Très naturellement on a envie d'en venir aux mains dans ces cas-là. Je me suis même dit qu'il faudrait faire attention à ne pas casser ses lunettes. Comme c'était le terminus nous sommes descendues. Je me suis retenue pour ne pas me battre avec elle, ce qui m'a montré à quel point ce genre de chose arrive vite. Elle me criait avec toute la haine possible : « *You bastard! I'll kill you!* » Une folle, évidemment. Ou peut-être m'avait-elle prise pour quelqu'un d'autre. Comme quoi personne n'est à l'abri de la violence, ni de celle des autres ni de la sienne.

Il y a plus d'un mois que j'ai terminé *Congo-Océan*. Mon prochain livre est dans les limbes. Il flotte dans ma tête des masses gazeuses qui se déplacent lentement, sans couleur ni contour. Par ailleurs je me sens sujette, ces jours-ci, à un afflux de premières phrases, phénomène déjà éprouvé après avoir écrit *Le Ring*. Des incipit viennent me heurter en foule sans aucune participation de ma volonté.

51 – Encore un retour de Bretagne. M'attendait dans mon courrier une brève réponse négative de Simone Gallimard, assez sèche. Elle a trouvé ce second livre « décevant » (et je pense que l'idée d'une coédition lui a déplu).

Je me propose d'aller passer quelques jours à Boulogne-sur-Mer, ce sera mon cadeau d'anniversaire pour mes quarante ans. Cette perspective de pouvoir me promener libre d'enfants et de famille m'excite au plus haut point. La dernière fois que j'ai voyagé seule remonte à sept ou huit ans, quand j'avais passé une semaine en Finlande, à partir de Moscou. Je me souviens d'un soir en particulier, dans une chambre d'hôtel à Savonlinna. Il était très tard mais des traînées orange étaient encore visibles dans le ciel. Je regardais ce ciel par la fenêtre, assise à une petite table, et je me disais C'est curieux, je ne ressens rien du tout, aucun frémissement, c'est fini, je n'écrirai jamais rien.

52 – Simone Gallimard est décédée. Elle avait soixante-dix-sept ans. La photo qu'on a montrée d'elle était d'une belle jeune femme brune.

Quelqu'un m'avait dit qu'elle était très malade. Att-elle seulement lu mon manuscrit dans ces conditions? Je l'admire d'avoir ainsi travaillé jusqu'au bout. J'ai une lettre signée d'elle à peine quinze jours avant sa mort.

De la maison de Pont-de-Briques je me rappelle les papiers à fleurs que l'humidité faisait cloquer; un escalier étroit qui craquait. Pour monter à l'étage on se tenait à une rampe de corde. Là-haut il y avait des placards qui sentaient le renfermé, remplis d'objets ayant appartenu à des morts: bourses brodées de perles noires, missels aux couvertures de faux ivoire et de ces photos sépia où les gens ont l'air transparents. Sur un plateau de bois il y avait un grand puzzle resté inachevé, aux couleurs sombres, mal différenciées, qui représentait l'abbaye de Westminster. Ce puzzle résumait pour moi le souvenir de la branche anglaise de la famille, l'Angleterre étant un pays mythique situé un bon demi-siècle en arrière, comme décalé dans le temps par rapport à nos années à nous. Il y avait aussi des piles de *Paris Match* datant de la guerre et de vieilles cartes postales collectionnées par un prêtre de la famille au tournant du siècle; un saint Pierre en plâtre, ses clés à la main; l'image encadrée d'une Vierge bleutée perchée sur un petit nuage, une religieuse en extase agenouillée à ses pieds; des crucifix; des bénitiers. Un Jésus très pâle et bien peigné montrait d'un geste équivoque un gros cœur rose foncé, d'aspect velouté. J'ai aussi retrouvé un jour au fond d'un tiroir une petite icône que le patron de mes arrière-grands-parents leur avait rapportée d'un voyage en

Russie. Il y avait aussi quelques livres, rouges pour la plupart, avec des titres dorés – des prix remis un jour de juin avec fleurs, discours et parents endimanchés. Parmi ces livres, *L'Enfant aux souliers de pain* de Théophile Gautier dont la lecture m'a laissé une impression pénible. Quel drôle de texte à donner à lire à des enfants...

Le plafond était bas, mais suffisamment haut tout de même pour qu'un locataire se fût pendu dans l'une des trois chambres, devenue depuis « la chambre du pendu ». Des commodes à dessus de marbre, des brocs et des cuvettes pour la toilette. À la fin, il y avait des radiateurs électriques qu'on transportait d'une pièce à l'autre, mais du temps de mon arrière-grand-mère j'ai encore connu les briques chauffées dans le four, emballées brûlantes dans des journaux puis emmailotées dans un torchon, qu'on glissait dans les lits avant d'aller dormir. Très tôt le matin mon sommeil d'enfant en vacances était traversé par le bruit des vélomoteurs d'ouvriers allant travailler à Outreau, aux aciéries Montataire, dont le nom et les lueurs rougeâtres la nuit m'effrayaient agréablement. Les gants de toilette voisinaient au-dessus de l'évier avec le produit à vaisselle. Pas de salle de bains ni de chauffage central, les toilettes dehors. La cuisine que je me rappelle est l'ancienne cuisine, sombre, tapissée de grosses fleurs. Sur le rebord de la fenêtre il y avait une cage où s'agitait un couple de serins que l'on recouvrait d'un tissu la nuit. Les passants, de l'autre côté de la fenêtre, avaient l'air de géants parce que la maison était légèrement en contrebas par rapport à la rue. Le jardin était en pente. On y avait mélangé les fleurs et

les légumes, pour surprendre et aussi pour que les légumes soient beaux et les fleurs utiles. Poireaux et marguerites, carottes et fuchsias. En notant ces souvenirs, je me rappelle que j'y ai puisé des éléments pour le bar des Flots bleus dans *Congo-Océan* et pour la maison de Nina dans *Le Ring*.

53 – Pour la première fois je retrouve l'état d'excitation et d'insomnie dans lequel j'étais en écrivant *Congo-Océan*. J'y reconnais le symptôme d'un livre qui cherche sa voie. Rien de très tangible pour l'instant. À ce stade je vois un livre où souffle un vent gris et vert (le vert de l'huître et de la mer par gros temps). Il y aurait aussi Boulogne-sur-Mer et les mouettes posées sur les bords de la Liane.

54 – Pour aller vers Boulogne on passait devant un cinéma que j'ai toujours vu fermé. À gauche, une rue en épingle à cheveux menait à Saint-Étienne-au-Mont. Au cimetière là-haut sont enterrés mes arrière-grands-parents. Avec ma grand-mère nous y faisons des visites toujours actives : jamais de recueillement mais de menues tâches de jardinage. La route pour Boulogne passait au milieu des usines Montataire puis traversait un pont sur la Liane (quand les mouettes s'y réfugiaient on savait qu'il allait faire mauvais). Si en quittant la maison on prenait la rue dans l'autre sens (là aussi il y avait deux « côtés », comme celui de chez Swann et celui de Guermantes), on arrivait à une région plus souriante, plus riche, vers Hardelot et plus loin vers Le Touquet où des jeunes gens bronzés promenaient

leur chien ou marchaient en groupe, une raquette de tennis sous le bras. C'est au Touquet que j'ai eu pour la première fois conscience qu'il existait des différences sociales; qu'il y avait une classe mieux lotie que les autres et que ce n'était pas la mienne.

Wimereux était âpre et grise, comme Boulogne, mais résidentielle comme Hardelot, avec ses villas tarabiscotées à bow-windows et à colombages. Les dunes alentour étaient dangereuses (des mines y ont explosé encore longtemps après la guerre, heurtées par des enfants), et elles *avançaient*, débordant toujours sur le goudron de la route.

55 – « Ah! Il faut s'embêter et passer de longs après-midi couché sur le dos et les mains sur les yeux. » (Flaubert) Pour l'instant c'est la principale chose à faire.

56 – Hier matin les murs de l'appartement tremblaient sous les vibrations des perceuses. On rénoveait les balcons de l'immeuble. Je me suis sauvée sur le Gurten. Il n'y avait presque personne. Les feuilles mortes craquaient sous les pas. J'ai regretté de ne pas avoir plus de temps, j'aurais aimé marcher dans les champs et passer près des fermes où des chats dorment d'un œil et où l'on sent la présence du bétail derrière des cloisons de planches, à certains remuements et à une odeur de bouse, de paille et de lait frais. C'est peut-être tout simplement que la nature me manque. En tout cas je suis ces jours-ci d'une humeur de dogue.

57 – La semaine dernière nous étions invités à un dîner diplomatique chez des Norvégiens. Des visages familiers bien que rencontrés pour la première fois, tous des gens agréables qui, à part deux ou trois peut-être, auraient pu être des amis. Ce genre de dîner où le compassé étouffe le chaleureux et où le chaleureux pointe sous le compassé. Je n'ai pu échanger que quelques mots avec l'hôtesse, au moment de partir. Le lendemain son mari téléphonait à M. pour lui raconter qu'elle s'était rendu compte seulement après notre départ que j'étais l'auteur d'un livre qu'elle avait beaucoup aimé.

Dans la correspondance de Flaubert : « Il faudrait tout connaître pour écrire. [...] Il y a dans la poétique de Ronsard un curieux précepte : il recommande de s'instruire dans les arts et métiers [...] pour y puiser des métaphores. C'est là ce qui vous fait, en effet, une langue riche et variée. » Nous n'utilisons qu'une toute petite partie des mots existants parce que nous ne connaissons pas le vocabulaire technique des métiers, lequel est riche et précis, fruit d'un savoir-faire accumulé pendant des générations. Pareil pour les noms de pierres, de plantes ou d'animaux.

58 – Hier soir au lit, j'ai lu *L'Amérique* de Kafka. C'était le meilleur moyen pour ne pas trouver le sommeil. Je me suis retournée dans mon lit pendant plus de deux heures, en proie à l'enthousiasme. J'ai été troublée par ce passage où la mère de Thérèse se jette dans le vide et où sa fille la voit, morte sur le sol, exactement comme

Quentin, dans *Le Ring*, voit le corps de sa mère qui vient de se jeter par la fenêtre. Cette vision d'Amérique me plaît : une Amérique sans réalité, une Amérique de carton-pâte qui est plutôt un rêve, une idée d'Amérique.

59 – Voilà bien un mois que j'ai délaissé ces feuillets. Je viens de traverser une période morne, sans perspective. Je ne suis pas allée à Boulogne, la SNCF était en grève. Encore un de ces projets non réalisés. Ils sont si nombreux qu'on pourrait en faire un livre à la fin de sa vie. Je ne sais pas encore si l'idée de Boulogne-sur-Mer survivra ou non à ce voyage qui ne s'est pas fait.

Ces derniers jours j'ai eu en main les deux premiers jeux d'épreuves de *Congo-Océan*. Jeudi dernier j'ai passé l'après-midi chez Campiche. Je lui indiquais mes corrections, et lui les reportait aussitôt sur son ordinateur, modifiant au fur et à mesure la mise en pages. Au cours de cette première vague de corrections j'ai été mortifiée de constater un certain nombre de répétitions, d'assonances malheureuses.

Après la correspondance de Flaubert, qui m'a accompagnée ces derniers mois, je suis en train de lire *En lisant en écrivant*. J'ai noté, entre autres : « Le vrai romancier est celui qui triche, qui demande au sujet avant tout, et par des voies obliques et imprévues, de lui rouvrir une fois de plus l'accès de sa palette intime, sachant trop bien qu'en fait de couleur locale, la seule qui puisse faire impression, c'est la sienne, alors que le mauvais romancier,

c'est-à-dire le romancier habile et indifférent, est plus loyal vis-à-vis de son sujet.» Et encore ceci : « Hommes et choses, toute distinction de substance abolie, sont devenus les uns et les autres à égalité *matière romanesque*. » Sur la difficulté pour l'écrivain de parler de son écriture (à la différence des autres arts) : « Le commentaire sur l'art d'écrire est mêlé de naissance, inextricablement, à l'écriture. » On pourrait d'ailleurs renverser les termes de cette affirmation et dire que, de même, l'écriture est mêlée de naissance, inextricablement, au commentaire sur l'art d'écrire.

60 – Hier soir tard, au lit depuis longtemps, j'ai reconnu ces symptômes déjà éprouvés : une émotion sans objet, très forte, qui serre la gorge et mouille les yeux sans qu'*aucune image* se présente à l'esprit ; un frisson comme à l'approche d'un phénomène surnaturel, à la fois de peur et de bonheur. Est-ce que les mystiques éprouvent quelque chose de semblable ? Pas d'images dans ces moments-là – c'est pourquoi ils sont en eux-mêmes inutilisables –, juste une boule d'énergie sans objet.

À propos de ma peur du vide, j'ai constaté que j'en ai été débarrassée du jour au lendemain par l'écriture du suicide de la mère de Quentin. Le dixième étage où nous vivons ici ne me fait aucun effet, comme si le vertige une fois exprimé n'existait plus. Sans doute faut-il en conclure que l'écriture d'un roman consomme beaucoup d'impressions et que le *stock* d'émotion disponible n'est pas illimité.